

I

Le village

Le village de Sariñena n'était construit dans son ensemble que d'un seul côté du Rio Alcanadre et seul le cimetière, se trouvait sur l'autre rive. Sans doute avait-il été mis à cet endroit parce que de ce côté du rio commençait la garrigue, impropre à toute culture et seulement une bonne terre d'élevage. Un petit pont au fond de la vallée, vieux de mille ans, permettait d'aller au cimetière et à la chapelle Santa Luz, qui dominait d'un côté de ses murs cet empire des morts. Dans ce village, ils dormaient tous sous la protection de la Sainte.

La route du cimetière descendait du village en deux lacets sur le versant du rio, puis après une courbe dans un grand espace, elle s'engageait résolument sur l'antique petit pont. C'était dans cette esplanade que se rassemblaient les troupeaux du village avant leur départ pour la garrigue. Ils séjournaient plusieurs semaines de l'autre côté, avant de revenir au village, à part les vaches laitières qui rentraient à l'étable chaque soir et qui allaient le plus souvent brouter vers la lagune.

L'esplanade du cimetière, cernée d'une rangée de cyprès sombres, tranchait sur les tons ocre de la garrigue. De ce côté du rio, une longue rampe rectiligne partant du pont, permettait d'atteindre la chapelle. Au fur et à mesure que le niveau du chemin s'élevait, le village en face apparaissait dans sa totalité. Le matin, dans le soleil levant, le blanc de ses murs renvoyait une lumière claire, qui tranchait sur le fond de l'horizon de la

sierra d'Alcubierre. Au-delà de ces collines incultes, se trouvaient la vallée de l'Ebre et la ville de Saragosse.

Avec ses cinq cents habitants, le village était presque une ville, une petite capitale. En effet les villes de la région se trouvaient toutes éloignées d'elle, Saragosse à quatre-vingts kilomètres, Huesca à cinquante et Lérida, à plus de cent. Le village situé en plein cœur de l'Aragon, était au centre d'une riche plaine de culture céréalière, dont la terre appartenait presque en totalité à de riches propriétaires terriens. Les habitants de Sariñena habitaient là depuis toujours, génération après génération, sans souci du temps qui passe, au rythme des fêtes et des saisons.

Les maisons, serrées les unes contre les autres, se protégeaient ainsi du soleil en été et du froid en hiver. Il n'y avait d'espace que dans le centre du village, avec la place de l'église, l'esplanade du marché plantée de quatre rangées de platanes et à l'autre bout, la maison de l'alcade, juste à côté de la mairie. Avec au milieu une fontaine aux cent ruissellements, fournissant l'eau potable aux femmes du village, qui était un endroit de fraîcheur aux moments chauds de l'été. Tout autour de cette partie centrale, les commerces s'étaient étalés jusque sur les trottoirs et sous les arbres de la place. On y trouvait de tout comme dans une grande ville.

Chaque année un pèlerinage avait lieu en mai, car curieusement cette Sainte Lumière protégeait aussi les récoltes. Ce jour-là, les paysans des environs venaient demander au ciel ses bienfaits et aussi présenter leurs réclamations ou leurs revendications, aux patrons dont ils dépendaient. A l'occasion de cette fête, les villageois, les commerçants et les paysans, mettaient leur costume traditionnel et participaient à la procession. Ils convergeaient tous vers le centre du village sur la place de l'église où avait lieu le rassemblement. Après l'office, le cortège se mettait lentement en route vers la chapelle. Les charrettes,

les voitures à chevaux et même de grandes fourragères, étaient pour l'occasion décorées de fleurs des champs, de branches de houx et de sapin, formant comme une suite de balcons fleuris.

Toute la jeunesse du pays prenait place sur ces véhicules et les filles lançaient des fleurs aux gens qui les regardaient passer. Derrière, au son des tambourins et des fifres, d'autres jeunes tenant dans leurs mains des *pitos*, sorte de petites castagnettes, dansaient tout le long du chemin la *Jota* qui est la danse traditionnelle de l'Aragon.

Pendant tout le temps des réjouissances, les paysans et aussi les ouvriers agricoles présentaient leurs doléances à leurs propriétaires ou à leurs patrons, demandant des faveurs suivant la tradition. Assis sur le parapet de l'esplanade et tournant le dos au village, ceux-ci se devaient de les écouter d'une oreille attentive et prendre des notes, un peu comme les prêtres reçoivent la confession. Sous le regard de Santa Luz, aucun n'aurait osé élever la voix et c'était peut-être la seule fois de l'année où chacun parlait à l'autre à cœur ouvert, en toute sincérité.

Cette année-là comme chaque année, la procession arriva en retard sur l'esplanade en suivant le curé et les enfants de cœur, l'alcade et les notables. Les chars se rangèrent un par un devant les cyprès, formant un grand fer à cheval qui laissait ouvert le côté de la chapelle. Puis la musique s'arrêta et tout le monde s'agenouilla et se mit à prier la tête tournée vers la porte d'où allait sortir la Sainte.

La chorale entonna un cantique que la foule reprit en chœur et la statue apparut, juchée debout sur un brancard et portée par quatre jeunes du village. Chaque année la Sainte faisait ainsi le tour de l'esplanade. Après cette cérémonie religieuse les jeunes recommencèrent à chanter et à danser. Ils continueraient leur sarabande jusque tard dans la nuit.

Pour ses cinq ans, Pablo, le fils de Dolorès et d'Enrique, participa pour la première fois au pèlerinage. Il était bien

trop petit pour comprendre le sens profond de cette fête et se contentait de suivre, sa main dans la main de son père. Le petit Pablo avait été habillé pour l'occasion comme un jeune prince. Il portait une chemise de soie blanche, bouffante et une culotte de velours noir, qui lui descendait au-dessous du genou, maintenue par des bretelles du même tissu. Avec ses souliers à boucles vernis et ses chaussettes de fine laine blanche, il ressemblait à un tableau de Velázquez. Ses longs cheveux bouclés soigneusement peignés par sa mère, encadraient sa figure juvénile au teint de lait.

Le plus important pour lui de cette fête, fut la traversée du pont, mais malgré son envie il ne put s'y arrêter, tant la foule était dense et disciplinée. Après, la sortie de la statue de la Sainte sur l'esplanade et de voir les gens s'agenouiller et se prosterner devant elle, ne l'interpella même pas. Il ne gardait en mémoire que le trou qu'il avait vu de chaque côté, au-delà du parapet du pont et qui l'intriguait si fortement.

Quelque temps après ce jour de fête, le petit pont de pierre fut le but de la première escapade de Pablo. Sans rien dire, saisi d'une impulsion soudaine, il s'enfuit de la maison familiale et s'engagea tout seul sur le chemin qui descend au pont. Il avait profité de ce que ses parents soient occupés à ramasser les premiers fruits dans le verger, pour ouvrir la porte de la rue et partir à l'aventure. Il voulait revenir à cet endroit et voir l'eau, ce qui lui était formellement interdit, tant sa mère avait peur qu'il se noie. En chemin, il n'avait rencontré personne, qui aurait pu le dissuader d'aller plus loin et de faire demi-tour.

Pablo en s'engageant entre les deux parapets fut très impressionné. Il s'arrêta à chaque pile du pont où un renforcement aménagé de chaque côté, permettait aux piétons surpris par un attelage traversant sur le pont, de se mettre à l'abri. A la saison sèche, l'eau ne coulait que de bassin en bassin où se rassemblaient de nombreux poissons. L'eau était claire et semblait dormir. De cet endroit, on voyait loin vers le nord la

ligne sombre des Pyrénées. Au printemps, au fur et à mesure que le soleil faisait fondre la neige recouvrant la montagne, le Rio Alcanadre se transformait chaque année en torrent impétueux, noyant les deux rives de ses eaux limoneuses, quelquefois jusqu'en haut des piles du vieux pont.

Quand on a cinq ans et qu'il faut se mettre sur la pointe des pieds pour voir de l'autre côté du parapet, le vide est très impressionnant. Pablo resta un long moment à regarder l'eau qui se faufilait entre de grandes plaques de schiste, comme autant de terrasses immergées. Là se prélassaient de nombreux poissons dans l'eau tiède que chauffait le soleil. Il vit un peu plus loin, une famille de canards se glissant entre les herbes sauvages du bord, à la queue leu leu. Pablo devina l'attrait de la découverte de cette vie sauvage qu'il ne connaissait pas encore.

Emerveillé par le spectacle qui s'offrait à son regard, il allait d'une pile à l'autre, d'un côté du pont à l'autre. Il trouvait tout intéressant et revenait encore et encore sur ces images, dont il voulait garder le souvenir, essayant de découvrir encore d'autres merveilles.

Quand il se décida à reprendre le chemin de la maison, il eut l'impression d'être parti depuis longtemps, d'avoir vécu une grande aventure. Cette vision de l'eau et des rives du rio qu'il venait d'avoir, le poursuivrait toute sa vie. Elle venait d'imprégner sa mémoire et aux moments les plus importants de son existence il rechercherait comme une référence, comme un conseil, la même sérénité pour retrouver son calme.

Déjà sa mère s'était aperçue de son absence et le cherchait partout, cependant que son père tentait de la rassurer. Elle pensa tout de suite au souvenir dramatique de l'eau du canal et se précipita vers le chemin bas. La joie et le bonheur de retrouver son fils sain et sauf, lui firent oublier l'envie qu'elle avait eue de le réprimander.

Comme toutes les mères, Dolorès éprouvait une immense tendresse pour son fils. Il était une partie d'elle-même, son trésor, sa fierté, son prince, son roi. Quand elle débordait de tendresse, elle lui disait dans l'oreille mille petits mots qui le ravissaient. Quand elle l'appelait, il était son Pablito et mettait dans ce diminutif tout l'amour du monde. Et Pablo ne pouvait faire autrement que de fondre de reconnaissance pour sa mère.

*
* *

Enrique Del Molino, le père de Pablo, naquit au bord du Rio Alcanadre dans un ancien moulin en pleine nature sauvage, à quelques kilomètres de Sariñena. Cette maison de la famille avait réellement été un moulin qui fonctionna jusque dans les années 20. Puis une minoterie moderne fut construite par une société de Saragosse, elle fut implantée tout près du village. De ce jour, le moulin ne servit plus à rien ou à pas grand-chose. Seulement pour les besoins de la famille et de quelques amis fidèles. Quand le grand-père d'Enrique cessa de travailler, la grande roue à aubes du moulin s'arrêta de tourner presque définitivement, à part pour faire la farine dont se servait Braulio.

Depuis la mort du grand-père, le moulin déclinait et la mauvaise herbe envahit peu à peu tous les pieds des bâtiments. Braulio le boulanger, fils aîné de la famille, ne s'était jamais marié, il pensait que d'entretenir la maison familiale était du temps perdu et que, ça ne servait à rien. Et puis il faisait le pain et s'occupait des vaches et du cheval. Du temps du grand-père, le moulin fourmillait d'activité, mais maintenant...

La sœur de Braulio était partie vivre à Saragosse où elle s'était mariée, quant aux parents d'Enrique, ce fut une bien triste histoire. Firmin encore jeune homme partit travailler à

Barcelone, il voulait voir du pays, voyager. Il voulait surtout quitter le moulin et vivre sa vie. A Barcelone il fit connaissance avec une fille, belle comme le jour, elle était libre et bientôt ils s'aimèrent, comme on aime à vingt ans. Leur histoire d'amour aurait pu durer l'éternité, mais Carmen tomba enceinte et Firmin était un peu trop jeune pour assumer cette responsabilité. Il réussit à la convaincre de venir vivre dans son pays et ils revinrent s'installer au moulin.

Dès son arrivée à Sariñena, Carmen comprit qu'elle ne serait jamais acceptée par la famille de Firmin. A la campagne il n'y a pas de place pour les demoiselles qui n'aiment pas se salir les mains et ont peur des vaches. Dans sa situation elle pouvait difficilement faire marche arrière et supporta son sort. Enrique naquit au milieu d'une zizanie permanente et des pleurs de sa mère. Il commençait tout juste à marcher quand elle décida de retourner à Barcelone. N'ayant pas réussi à convaincre Firmin de la suivre, elle partit seule abandonnant son enfant.

Nul ne devait jamais la revoir et Enrique fut élevé par sa grand-mère. Le plus souvent il fut livré à lui-même. Le pauvre Firmin comme une âme en peine, déchiré entre sa famille et sa femme, ne se consola jamais de cette séparation. Un accident de chasse ou peut-être bien un suicide, lui ôta la vie prématurément.

Le moulin fut pourtant une belle réalisation et son bâtiment principal, construit sur trois niveaux à cheval sur le canal. L'énergie hydraulique transmise par une roue à aubes servait à moudre le grain et faisait tourner les meules par un jeu de renvois dentés. Des poulies entraînaient également les treuils de relevage des sacs de grains au premier étage et de descente des sacs de farine, à travers des trappes aménagées dans le plancher.

Le second étage du moulin, là où vivait la famille, était adossé à la colline et permettait une sortie directe sans escalier, vers la plaine. Les chariots de transport du grain arrivaient par

un chemin longeant le canal dans une grande cour et entraient à reculons sous le porche de chargement.

Le moulin tournait toute l'année sauf au moment des grandes crues, mais seul le chemin du canal était inondé et encore, rarement et pas tous les ans. Le canal après le moulin suivait le lit du rio et, avec une pente minimum, s'en éloignait progressivement. Il amenait l'eau aux *huertas*, aux jardins potagers du village, puis en aval plus loin où elle servait à d'autres usages, tout le long de la vallée. Une déviation entre le rio et le moulin réglait le débit de l'eau au moyen d'une écluse. Le fond de la cour était cerné par une étable et une écurie pour les chevaux. Au milieu de ces bâtiments, la volaille s'ébattait librement et alimentait la table familiale.

Enrique était né et avait grandi dans la poussière de farine et l'odeur du pain frais. Son oncle faisait le pain pour la famille et aussi partait chaque jour en tournée, avec la charrette à cheval. Il allait livrer au village, le pain qu'il avait fabriqué le matin même au moulin. Mais Braulio avait une autre passion qui l'occupait le reste du temps, il était braconnier. Il entraîna Enrique sitôt que celui-ci eut l'âge de le suivre à travers les bois, les champs et les bords du rio. Enrique hérita de la passion de son oncle et bientôt l'enfant connut par cœur, tous les recoins du rio et les bords du canal où il passait tout son temps.

Quand il eut l'âge d'aller à l'école, il se mêla chaque jour au village, aux autres enfants. Tout le long du chemin l'esprit du petit garçon continuait à vagabonder de rocher en rocher, de buisson en bouquet d'arbres. Plus tard au lycée de Saragosse sa pensée continua la nostalgie de son enfance où il avait dormi au bruit de l'eau cascasant et où il avait suivi tant de fois son oncle, braconnant le gibier de la plaine. Il découvrit avec lui si souvent, le bonheur de la cueillette des champignons dans les bois des collines toutes proches. Enrique était un enfant de la terre sauvage, attaché à ses racines et à son petit coin de paradis.

Chaque fois qu'il revenait du lycée au moulin, son premier soin était de courir vers ses terrains de chasse avec ou sans Braulio. Là il y retrouvait ses racines et ses repères. Il constatait, quelquefois avec un serrement de cœur, les changements intervenus durant son absence : les bois que l'on avait coupés, la friche que l'on avait labourée. Quelquefois aussi il levait le lièvre ou les perdreaux au même endroit qu'il les avait trouvés la fois précédente. Ce qui le rassurait sur lui-même et sur la vie se perpétuant sans fin.

Parfois aussi il constatait que sa grand-mère vieillissait. Une ride qu'il n'avait pas encore remarquée, sa façon de plus en plus malhabile qu'elle avait de monter et de descendre les escaliers. Elle ne se plaignait jamais ! Elle avait pris l'habitude de s'aider de ses deux mains en les appuyant sur son genou pour gravir la dernière marche de la terrasse. Ce fut surtout pendant son temps de l'armée où Enrique revenait moins souvent, bien qu'il ait été incorporé à Saragosse. Un jour enfin libéré, il revint au village, il ne pouvait en être autrement, il se sentait si fortement attaché à sa terre natale